

Langue, identité et pathologie, Occitan et impasse relationnelle

Je me suis intéressé à la question de la langue en relation avec l'identité à partir d'une recherche sur deux écrivains occitans, Louisa Paulin et Jean Boudou atteints tous les deux de maladies graves. Et j'ai été amené à penser que leur pathologie n'était pas sans rapport avec la problématique de la langue occitane ; ceci par l'intermédiaire d'une atteinte de leur langue maternelle.

Je voudrais débiter cet exposé en faisant référence à l'article du Professeur Jean-Jacques Kress, psychiatre au CHU de Brest, au sujet des effets psychiques du changement de langue sur la population de deux régions de France, l'Alsace et la Bretagne (Kress, 1984). Kress prend comme point de départ le mouvement d'unification linguistique imposé par la Convention Nationale lors de la Révolution.

Le psychiatre fait correspondre l'acte d'imposer la langue française et d'interdire les langues régionales, reconnu déjà comme une violence symbolique, au concept de traumatisme. Et il se propose d'examiner les effets traumatiques de ces événements linguistiques sur la subjectivité dans la collectivité Bretonne.

En tant que clinicien, il est important de se poser les questions suivantes :

1. Qu'est-ce qui fait traumatisme ? Ceci dans l'intention de cerner au mieux l'étiologie des troubles consécutifs au trauma.
2. Quelle est la psychopathologie ou plutôt la sociopathologie de ce trauma, autrement dit le déroulement du processus pathologique chez un individu ou dans un groupe.
3. Quelle est la symptomatologie produite et/ou quelles sont les pathologies résultant de ce traumatisme.

Je vais donc explorer ces trois étapes de la démarche clinique appliquée à cette question linguistique en commençant par les facteurs traumatiques et en les considérant dans une perspective psychosomatique. Sous le terme psychosomatique, il faut entendre le dépassement de la dualité psychique/somatique et considérer l'être selon une conception unitaire, corps et âme (Sami-Ali, 2003).

En accord avec Kress, nous mettons *la perte* au centre de l'élément traumatique : en effet, ce qui fait violence n'est pas simplement le pouvoir coercitif d'imposer une langue officielle qui se surajouterait à la langue locale et coexisterait avec elle, il s'agit surtout d'une volonté de faire disparaître la langue maternelle par des stratégies où l'enfant, plus malléable que l'adulte, va occuper une position centrale. Et, à cette disparition contribuent une grande partie de la population dont les parents. Si ces derniers y participent, c'est que la politique de la Convention s'appuie sur de subtils mécanismes psychiques à l'insu des protagonistes. En effet, il n'y a pas seulement chez les parents une conscience aigüe de la nécessité de faire apprendre le français à leurs enfants pour qu'ils accèdent à un devenir meilleur dans la société, il n'y a pas qu'une volonté de marche vers un idéal moderne mais il existe aussi une participation inconsciente au mouvement d'unification linguistique.

Un symptôme, constamment retrouvé, révèle cette sollicitation inconsciente : la honte.

Apparaît alors la dimension psychopathologique :

La honte reste considérée par Kress selon une perspective freudienne, fruit de l'échec du refoulement, elle est un retour du refoulé à l'exemple du lapsus, survenant dans des situations susceptibles de réveiller une langue maternelle auparavant maintenue à l'écart car responsable d'un conflit interne. Selon lui, Le sentiment de gêne et de honte fréquent chez les générations antérieures qui ont fait le choix de ne plus parler la langue maternelle, mute chez les nouvelles générations en se transformant en revendication et en réaction d'hostilité. Le modèle freudien lie la honte à la sexualité et la langue maternelle, marquée par une connotation sexuelle, est assimilée au refoulé, à l'inconscient.

Ceci expliquerait la collaboration inconsciente de la population à l'éradication de la langue maternelle afin d'éviter le retour du refoulé.

Le travail exposé ici propose une autre perspective mais, avant de la développer, abordons le 3^{ème} niveau du processus traumatique : ses effets, les troubles résultants de l'exposition au traumatisme.

Quels sont les troubles pouvant être imputés à la perte de la langue ?

En Bretagne, outre « la difficulté de l'expression des sentiments » de la population concernée, Kress fait état de « l'importance de l'alcoolisme, de la morbidité psychiatrique, de la fréquence des dépressions et des suicides et de la tendance à la violence. »

Mais, il admet que :

« Le lien entre les phénomènes morbides et la question linguistique est en apparence du moins, trop lâche pour qu'on puisse en tirer des conclusions nettes. »

Et il renvoie à des études à venir à réaliser sur le plan de l'ethnopsychiatrie.

La démonstration arrive ici à ses limites. Le paramètre invoqué : l'échelle de temps. Ces événements linguistiques à valeurs traumatiques : obligation d'une langue et *abaissement/interdiction* de la langue d'origine, touchent plusieurs générations : grands-parents, parents, enfants inscrivant en eux une rupture de plus en plus importante avec leur origine. Le traumatisme psychique, tel qu'il est défini par le Professeur de psychiatrie Théophile Kammerer (Kammerer, 1956), s'étale dans le temps. Et, du fait de cet étalement sur plusieurs générations, les liens avec d'éventuelles conséquences pathologiques causées par ces traumatismes répétés perdent leurs validités.

Nous nous trouvons alors devant le problème suivant :

Il semble évident que le phénomène *d'imposition/ abaissement - éradication* constitue une violence faite à l'individu équivalant à un traumatisme. Et, pour nous, il est même possible d'émettre l'hypothèse que cette violence ne soit pas seulement symbolique et puisse toucher le corps, c'est-à-dire, atteindre le sujet dans sa globalité.

Cependant, il est très difficile d'établir un lien direct entre ce qui pourrait être assimilé à des symptômes post-traumatiques et les événements linguistiques qui pourraient y être corrélés.

De plus, tous les individus d'une collectivité, soumis aux mêmes événements traumatiques ne vont pas développer des symptômes post-traumatiques. Il est alors nécessaire de faire apparaître les paramètres qui gouvernent cette vulnérabilité.

Considérons de plus près ces trois propositions.

Tout d'abord pourquoi l'atteinte traumatique semble-t-elle évidente pour nous cliniciens ?

Parce que la langue est actuellement considérée comme une composante essentielle de l'identité avec le visage, le sexe et le nom. Une atteinte de la langue maternelle correspond à une atteinte identitaire profonde non sans conséquence sur le plan immunologique. De nombreuses études psychosomatiques mettent en

évidence les multiples corrélations constatées en clinique entre les troubles de l'identité et la pathologie : par exemple pour l'asthme ou la pathologie auto-immune pour lesquelles la problématique identitaire, la question du soi et du non soi se trouvent transposées sur le plan immunitaire. Il est scientifiquement admis, à l'heure actuelle que le contexte environnemental entre en jeu dans l'activation du système immunitaire en interaction avec des facteurs de risque génétique¹.

Dans cette perspective relationnelle, nous pouvons avancer la proposition suivante : la situation conflictuelle relationnelle dans laquelle sont plongés les locuteurs d'une langue régionale peut se trouver, par le biais d'une atteinte identitaire passant par la langue maternelle, corrélée à une pathologie tant fonctionnelle qu'organique. Une pathologie plus ou moins importante en fonction de la fermeture du conflit et des potentialités imaginaires du sujet.

L'analyse de la *situation linguistique conflictuelle* nous semble essentielle pour entrevoir les effets pathologiques de ce conflit. En effet, les conséquences sont majeures lorsqu'un individu pense ne plus avoir de solution et être dans une impasse. Dans ce cas, le sujet, tout comme un rat pris dans une cage électrifiée dont il ne peut sortir - en référence aux expériences du Professeur Henri Laborit (Laborit, 1980)-, développe des pathologies à plus ou moins long terme². En parlant de rat, une illustration de l'impasse nous est donnée par l'écrivain occitan Jean Boudou, dans le « Livre des grands jours », le narrateur relate un conte que lui disait sa grand-mère.

Dans ce conte, deux rats tombent dans une cuve de lait d'où ils ne peuvent ressortir. L'un, pour ne pas s'épuiser et souffrir, renonce, se laisse couler et meurt. L'autre fait le choix d'essayer de survivre en continuant à nager. Son choix est récompensé car, à force de barater le lait, celui-ci se transforme en motte de beurre créant ainsi une possibilité de sortie. Une issue est possible mais détruite inéluctablement par cette phrase du narrateur qui achève le conte : « Il y a fort à parier qu'au matin, le patron le livra au chat... » (Boudou, 1982, p 163-164).

¹ Voir l'article de Paul Belkimoun, Le mécanisme déclencheur des maladies auto-immunes se précise, Le Monde, 4 mars 2006. Ceci confirme une des hypothèses majeures du Professeur Sami-Ali, psychanalyste, fondateur avec Pierre Marty des deux courants principaux de la psychosomatique en France. Elle peut être formulée ainsi : c'est la même problématique relationnelle qui se projette selon des modalités différentes sur les différents plans de l'être tant psychique que biologique. Cette vision unitaire, en mettant la relation au premier plan, dépasse la dualité psychique/somatique.

² Seules ses potentialités imaginaires peuvent différer la survenue de la pathologie, pour un temps seulement, car l'épuisement finira par amenuiser la fonction de son imaginaire.

Situation de fermeture par excellence, à la fois interne et externe, dans laquelle le locuteur occitan se trouve prisonnier.

En effet, en se replaçant dans le contexte d'unification linguistique de la France par le français, il est possible de repérer des situations relationnelles conflictuelles majeures, ayant la forme de l'impasse, ne laissant guère de possibilité au sujet pour s'en sortir.

La notion de *violence symbolique* employée par Henri Boyer est un exemple de la constitution progressive d'une situation d'impasse sociolinguistique. (Boyer H, Gardy Ph., 2001, p 149)

Henri Boyer fait intervenir dans *cette violence symbolique*³, l'exploitation du mot « patois » comme désignant stigmatisant des langues régionales. Il s'était déjà effectué un glissement du sens de ce mot : désignant auparavant un « langage incompréhensible », il en vient à devenir un « langage corrompu et grossier » et cette qualification négative va être exploitée pour imposer la langue de la République comme seule et légitime.

Le processus d'infériorisation de la langue maternelle prend naissance avec le nouveau sens péjoratif attribué au mot « patois ». Cette représentation stigmatisante est nécessaire pour engendrer au moins 5 types de phénomènes :

1. Créer une situation paradoxale au sein-même de l'individu
2. Susciter un sentiment de culpabilisation s'étayant sur la langue maternelle
3. Contribuer à construire la catégorie du sujet « patoisant » dérivée de celle du sauvage et du civilisé
4. Susciter l'adhésion d'une grande partie de la population à l'idéologie d'unification linguistique nationale
5. Légitimer la mise en place de différents dispositifs disciplinaires et d'apprentissage obligatoire autour de la figure de l'enfant particulièrement investie par ces mécanismes.

L'ensemble des procédés d'infériorisation produit chez le sujet une atteinte identitaire majeure. Une rupture se crée à l'intérieur-même des individus invités à

³ *La violence symbolique au service de l'unification linguistique : « langue française » contre « patois ».*

se questionner et à se séparer de leur identité antérieure stigmatisée car portée par une langue connotée péjorativement⁴ ; cet écart aménage une place disponible à une *identité officielle, prothétique* porteuse des vertus républicaines.

Or ce qu'il faut bien comprendre sur le plan psychopathologique, c'est que cette pression du départ, cette répression volontairement active du sujet sur lui-même va se transformer au fil du temps en un *refoulement inconscient* sans que le sujet ne puisse en saisir la portée. Comme il a été dit précédemment, le sentiment de honte résulte de l'échec de ce refoulement mais la honte n'est pas le seul affect touché par le refoulement, avec lui c'est l'ensemble de la dimension affective qui se trouve atteinte. D'où l'observation de Kress sur l'incidence importante de la difficulté d'exprimer ses affects dans la collectivité bretonne ayant subi le traumatisme des procédés d'unification linguistique.

Le Professeur Sami-Ali, psychanalyste et psychosomaticien, pose clairement les liens existant entre l'affect et la langue maternelle caractérisée par la présence de « mots-choses »⁵ (Sami-Ali, 1997), c'est-à-dire des mots qui portent l'affect. Ces mots qui lient le verbe et la chair seront voués à disparaître avec la nouvelle *langue officielle*. La violence symbolique aboutit au final à une violence faite au corps, autrement dit, c'est l'unité du sujet qui se voit affectée.

La question du refoulement m'amène maintenant à aborder le troisième point, celui de la construction de la catégorie du sujet « patoisant » dérivée de celle du sauvage et du civilisé ; le sauvage stigmatisant les natifs des régions périphériques du centre parisien. Le « sujet occitanophone » par exemple devient

⁴ Boyer cite l'exemple des questions piégées de l'enquête de l'abbé Grégoire (chargé de rédiger un rapport pour la Convention en août 1790) : ces questions mettent en évidence l'utilisation du paradoxe, comme par exemple à travers ce type formulation : « Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement le patois ? » Une telle question posée aux correspondants faisant usage du dialecte local, outre le fait de les placer devant un fait ayant valeur d'évidence, la destruction des patois, mais dont il faudrait seulement mesurer les effets, instaure une fracture au sein de l'individu. Le sujet se dédouble, mettant à l'écart une partie de lui-même, celle liée à sa langue maternelle devenue *patois*, donc corrompue et susceptible de « polluer » la pureté d'une langue valorisée et perçue comme légitime : le français.

⁵ Ces mots ne sont ni de l'ordre d'une métaphore ni du littéral et ont un impact corporel (Sami-Ali, 1997)

une espèce qui se développe concomitamment à *un sentiment de culpabilité* et participe à la construction d'une *certaine réalité*⁶.

Sur ces catégories s'appuie la formation du processus de civilisation dans lequel a été pris le locuteur de l'idiome local. Un processus fondé, selon Nadia Mohia, psychanalyste et ethnologue, sur *un refoulement culturel* (Sami-Ali, 1988) à l'égard des traditions régionales (Mohia, 2008).

Le processus de civilisation, la constitution de la société moderne, s'établit sur *ce refoulement culturel* concernant les populations régionales traditionnelles. Il possède deux composantes :

- Un déni de la réalité existante (ce qui doit être remplacé ce qui existe) et implique une absence active de réflexion⁷.

- La deuxième composante consiste en une différenciation identitaire séparant deux termes d'une même réalité : un « nous » et un « eux », pour aboutir à une distinction entre un « nous valorisé » et un « eux inférieurisé »⁸. La dimension relationnelle de la langue est fondamentalement modifiée, la « *langue-relation* », alors investie par une volonté d'hégémonie, laisse la place à une « *langue-institution* », en même temps que se fige une identité officielle.

Venons-en maintenant au dernier point : la mise en place et la légitimation de différents dispositifs pour asseoir la primauté de la langue française et faire disparaître le plurilinguisme. Pour sa réussite, le projet d'unification linguistique a déployé des relations de pouvoir qui, certes, ont débordé l'institution scolaire⁹, mais ont trouvé en celle-ci le lieu d'agencement de dispositifs précis articulés autour de l'enfant. Nous citerons l'exemple d'une pratique remarquable d'efficacité : la pratique du signal du *patois* (Lieutard H., Verny M.-J. et Lafon M, 2007).

⁶ Comme l'affirme Pierre Bourdieu : Les catégories selon lesquelles un groupe se pense et selon lesquelles il se représente sa propre réalité contribuent à la réalité de ce groupe (Bourdieu, 1982, p 159).

⁷ Brandir la langue régionale comme une menace pour la langue française et l'égalité des français devant les institutions républicaines en est un exemple. De même, la méconnaissance par la population de l'histoire des langues régionales est une autre illustration de déni.

⁸ Sur cet « autre », une enquête ethnologique sera faite.

⁹ Institution qui avait aussi cette fonction de véhicule de représentations diglossiques issues d'une vision idéologique.

La pratique du signal du « patois ».

Cette pratique anonyme, retrouvée dans différentes régions de France, va s'inscrire dans un ensemble plus vaste et plus complexe, j'ai utilisé, pour décrire ce système hétérogène mais cohérent, le terme général de : « *Dispositif d'impasse du patois.* », il est constitué par un trépied :

1. La pratique du signal.
2. La mise au point de la méthode directe ou naturelle¹⁰.
3. L'interdiction absolue de la langue régionale.

Pris dans un tel dispositif, il est très difficile pour un enfant de trouver une issue afin d'éviter une perte identitaire et relationnelle. En effet, si nous examinons attentivement la pratique du signal, appelé aussi « symbole » :

Le maître donne *arbitrairement* à un enfant un *objet banal, impersonnel* qui peut prendre plusieurs formes : bâton, pierre, objet usuel, etc. et insiste ensuite sur la nécessité de s'en débarrasser en le passant à un autre enfant surpris en train de parler la langue maternelle. Le dernier détenteur du signal, devenu *symbolique*, sera puni.

Du point de vue relationnel, ce qui semble important est d'abord cet *arbitraire*. En effet, celui à qui le maître donne le signal peut être *n'importe qui* mais c'est surtout un enfant membre d'un groupe uni par la langue maternelle et partageant le même climat affectif que ses camarades. En donnant l'objet banal, il va modifier la relation affective qui le relie aux autres.

Il y a un *point de départ* déterminé par le hasard et il y aura un *point d'arrivée* : un autre enfant sera puni¹¹. Le signal matérialise la circulation de l'interdit et la présence d'une autorité, une surveillance qui ne passe ni par un agencement de l'espace particulier, ni par un « autre » différent, par exemple un surveillant, mais par le regard toujours présent d'un semblable. De sorte que l'effet de cette pratique ne peut se résumer à la punition du dernier « détenteur » du

¹⁰ un procédé ingénieux qui récupère, pour l'apprentissage du français, les ressources intuitives de l'attitude maternelle.

¹¹ Parfois dans certaines écoles, le maître pouvait surgir lors de la récréation et se mettait à punir l'enfant en possession du symbole, ainsi avant la fin d'une journée plusieurs enfants pouvaient être punis.

signal révélant le dernier « locuteur » pris en faute. Certes, ce dernier sera puni mais, avant la scène du châtement, la circulation de « l'objet médiateur » modifie la relation entre les membres d'un groupe d'une même appartenance affective. L'affect dans son double renvoi à l'enfance et à la langue maternelle¹² se trouve principalement ciblé par cette pratique.

Le plus important ne réside pas tant dans la punition que dans la coupure affective initiée au sein de l'identité du jeune *patoisant* par la distance que l'acte délateur a produit dans la relation à l'autre semblable. En effet, la passation arbitraire du signal fera que chacun sera, à un moment donné, le délateur d'un autre et détruira les relations au sein du groupe d'origine. A ce niveau le subjectif a rejoint le social, le démantèlement des relations affectives au sein d'une collectivité est un préalable à la mise en place d'une socioculture unique.

Le groupe se trouve défait et, comme l'évoque le psychanalyste Didier Anzieu à propos de l'imaginaire en jeu dans une bande, c'est l'image narcissique de l'enfant qui se trouve ébranlée. Ceci ouvre sur les pathologies du narcissisme dans lesquelles entrent tous les troubles de la personnalité, de la mélancolie à la psychopathie.

Sans compter les effets de la remontrance des parents envers l'enfant qui s'est fait prendre à parler le langage local. La langue maternelle énonçant elle-même l'interdit de son usage fait naître une situation paradoxale responsable d'une confusion chez l'enfant.

Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'aller plus loin, soulignons simplement que les enfants condamnés à adopter une *identité adaptée*, sous tendue par la langue française essayant de recréer les conditions d'une langue maternelle, vont devoir gérer *une contradiction identitaire* responsable d'une double perte produite par une identité à laquelle ils ne pourront jamais vraiment correspondre car fondée sur le refoulement de leur identité d'origine.

Cette contradiction interne au sein-même du sujet bouleverse l'ensemble de son équilibre psychosomatique, le rendant vulnérable à la pathologie tant fonctionnelle qu'organique.

¹² « ... L'affect paraît ainsi comme une relation à l'autre qui passe toujours par *la langue maternelle*, dont la particularité est qu'elle s'apprend dans l'enfance, ce qui établit un lien fondamental entre l'affect et le langage infantile dans lequel prédomine le rythme sous forme de répétition, d'inversion de mots et de syllabes, d'onomatopée, etc. » (Sami-Ali, 1997, p 129)

En effet, de nombreuses données cliniques montrent qu'un grand nombre de pathologies sont corrélées à de telles situations d'impasses et ces pathologies concernent tant le psychique que le somatique. Cependant, pour ne pas être confronté au même problème que Kress concernant la pertinence d'un lien de causalité linéaire entre les phénomènes morbides et les événements traumatiques¹³ nous allons considérer cette relation sous la forme d'une causalité circulaire. Cette circularité apparaît lorsqu'un sujet malade établit des liens, à la fois conscients mais aussi à son insu, entre la perte de sa langue maternelle, la pathologie et le contexte d'anéantissement de sa langue d'origine.

Ce sera, par exemple, le cas de l'occitan pour l'écrivain Jean Boudou et la poétesse Louisa Paulin pour laquelle des liens peuvent être faits entre le refoulement culturel, avec en arrière-fond la situation d'impasse linguistique, la langue maternelle et le dépassement de sa condition de malade.

De l'atteinte de la langue maternelle à la pathologie

J'ai pu repérer, à travers l'œuvre et la vie de ces deux écrivains de langue occitane, les signes du refoulement culturel et les situations conflictuelles dans lesquelles la problématique de la langue d'Oc était engagée. J'ai suivi, dans un livre à paraître, les rapports entre la pathologie de ces deux écrivains sortis de l'Ecole Normale et leur langue maternelle. Comment la maladie et la problématique linguistique pouvaient-elles être pensées, à la fois par eux mais aussi par les personnes qui les ont connus ou étudiés ?

Louisa Paulin était atteinte d'une neuropathie amyloïde grave apparue étrangement à son retour dans sa terre natale dans le Tarn après un long exil dans le Limousin.

Jean Boudou a eu un bégaiement à l'âge de 14 ans survenu à la mort de sa grand-mère puis un cancer qui se développa à l'âge adulte.

Ces deux écrivains décèderont de leur pathologie. A la fin de leur vie, celle-ci influencera leur travail d'écrivain occitan mais leur créativité fera de l'écriture un antidote du mal.

¹³ Ce lien se trouve affaibli non seulement par l'échelle de temps sur laquelle ces événements se déroulent mais aussi largement entamé par le *refoulement culturel*.

Le temps ne m'est pas donné pour relater l'ensemble de l'étude que j'ai faite de ces deux figures marquantes de la littérature occitane. Mais je dirai simplement quelques éléments qui ont guidé ma recherche : tout d'abord, tous les deux ont relié plus ou moins explicitement l'écriture de la langue maternelle à la pathologie dont ils sont morts.

Pour Louisa Paulin, la créativité poétique en langue d'oc constitue non seulement pour elle une lutte contre la maladie et un dépassement de sa condition de malade mais va influencer le cours de sa pathologie : destinée à une fin inéluctable en 2 ou 3 ans programmée par le génie de la maladie génétique dont elle est atteinte, elle décèdera 10 à 12 ans après l'apparition des premiers symptômes. Et son œuvre poétique sera, durant cette période, des plus fécondes. L'hypothèse que celle-ci ait pu influencer l'évolution de la maladie a été soulevé par son médecin traitant de l'époque, le docteur Campan intrigué par ce phénomène « psychosomatique¹⁴ ».

Si l'on dégage certains points marquant de la vie de Louisa, le plus important est la mort de 3 enfants en bas âge et son divorce d'avec un mari brutal et alcoolique mais ce drame est entouré de trois événements linguistiques : une perte antérieure – l'abandon de la langue maternelle à 7 ans -, un exil de sa terre natale consécutif à ce drame et un réinvestissement de l'occitan. Le retour dans le Tarn est contemporain de deux phénomènes : l'apparition des premiers signes de la maladie puis un réinvestissement de la langue maternelle avec un premier sentiment de culpabilité de l'avoir délaissée. Penser tout cet enchaînement sous l'égide du hasard, élude la question du *refoulement affectif et culturel* ainsi que celle de l'imaginaire poétique vis-à-vis de la pathologie et des situations d'enfermement. La recherche que j'ai faite montre le contraire : Louisa à travers l'écriture de la langue maternelle qu'elle avait abandonnée, retrouve des ressources affectives, relationnelles et créatives qui lui permettent de dépasser les drames de son existence et de modifier la chronique d'une mort annoncée.

Quant à Jean Boudou, on retrouve dans l'ensemble de son œuvre des rapports étroits entre la situation de perte de la langue occitane, l'identité et la pathologie dont deux sont au premier rang : la folie et le cancer. Or, si l'on se réfère

¹⁴ il présentera le 27 juin 1985 à l'Académie des Sciences des Inscriptions et des Belles-lettres de Toulouse une communication intitulée : « Du bon usage de la maladie par deux artistes, Toulouse-Lautrec et Louisa Paulin » (Campan, 1985).

encore une fois aux recherches réalisées par le Prof. Sami-Ali, cancer et délire, dont l'alternance a été observée en clinique psychiatrique, peuvent être rapportés à un dénominateur commun : une situation sans issue pour laquelle l'imaginaire, à travers l'activité délirante, constitue une tentative de solution. La créativité linguistique fait aussi partie de cette fonction de l'imaginaire susceptible de dépasser une situation décrite dans les romans de Boudou comme irrémédiablement perdue. Dans « *les demoiselles* » (Boudou, 1987), il est déjà trop tard, la région natale est irrémédiablement transformée en terre d'économie touristique ; dans « *La Sainte Estelle du centenaire* » (Boudou, 1990), l'occitan est anéanti et la bataille de celui qui veut sauver la langue occitane conduit ce dernier à une folie destructrice. Folie ou cancer ? cancer pour le narrateur du « *livre des grands jours* » (Boudou, 1982), cancer aussi pour Jean Boudou, contre lequel sa créativité linguistique a lutté jusqu'au bout. Il est mort en exil en Algérie, sûrement avec très peu de locuteurs pour faire vivre sa langue et son identité ; une identité qu'il renouvelait en même temps que l'écriture d'une œuvre admirable inachevée brutalement par le cancer.

En conclusion :

La pathologie et le destin de ces deux écrivains ne peuvent être séparés des procédés d'unification linguistique qui ont été mis en place depuis l'idéologie unificatrice issue de la Révolution. Ces procédés, ces dispositifs centrés principalement sur l'enfant ont eu comme effet de détruire le réseau relationnel qui reliait les individus entre eux, les isolant, créant en eux une rupture d'avec leur origine, une contradiction interne affectant leur identité, leur équilibre psychosomatique et les rendant plus vulnérables aux pathologies dont l'inventaire est loin d'être terminé. Une fois les corrélations faites et les diagnostics posés, il importera de faire reconnaître l'apprentissage de la langue d'origine comme un enjeu fondamental de santé publique, d'encourager sa transmission familiale et de promouvoir le bilinguisme précoce.

Bibliographie

BOURDIEU P., (1982), *La production et la reproduction de la langue légitime* in « Ce que veut parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques », Paris, Fayard.

BOUDOU J., (1982), *Le Livre de Catoïa, Le Livre des grands jours*, Paris, Le Chemin vert.

BOUDOU J., (1987), *Les demoiselles, L'homme que j'étais*, Rodez, Edition du Rouergue.

BOUDOU J., (1990), *La sainte-Estelle du centenaire*, Rodez, Edition du Rouergue.

BOYER H., GARDY. Ph., (2001), *La violence symbolique au service de l'unification linguistique : « langue française » contre « patois »* in « Dix siècles d'usage et d'images de l'occitan, Des Troubadours à l'Internet », Paris, l'Harmattan.

CAMPAN L., (1985), *Du bon usage de la maladie par deux artistes, Toulouse-Lautrec et Louisa Paulin*, Académie des Sciences- Inscriptions et belles-Lettres de Toulouse, communication présentée le 27 juin 1985.

DE CERTEAU M., JULIA D., REVEL J., (1975), *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard.

KAMMERER T. (1956), *Réflexion sur le traumatisme psychique – l'évolution psychiatrique* N°1 – PUF.

KRESS J.-J. (1984), *Pathologie de la disparition des langues minoritaires, une perte sans élaboration subjective*, Psychologie médicale, Vil.16- N°8.

LABORIT H. (1980), *L'inhibition de l'Action, biologie comportementale et de physiopathologie*, Masson et aux Presses Universitaires de Montréal.

LAFON M., (2007), *Quel est ce Charabia ? L'occitan et l'école en Aveyron, De l'interdit à l'apprentissage* in « LIEUTARD H., VERNY M-J, *L'école française et les langues régionales, XIX-XXème siècles* », Presses universitaires de la Méditerranée, DVD.

LANGÉ M-F., (1998), *L'école au Togo, Processus de scolarisation et institution de l'école en Afrique*, Edition Karthala.

LIEUTARD H., (2004) *La conversion des occitanophones à l'usage du français*, « La Conversion », *La Manchette* N°3, Université Paul-Valéry Montpellier III.

LIEUTARD H., VERNY M-J, (2007), *L'école française et les langues régionales, XIX-XXème siècles*, Presses universitaires de la Méditerranée.

MARTEL PH., (2007), *L'école française et l'occitan, Le sourd et le bègue*, E.T.O.I.L.L, Etudes occitanes N°2, Presses universitaires de la Méditerranée, Université Paul-Valéry Montpellier 3.

MOHIA N., (2008), *L'expérience de terrain, Pour une approche relationnelle dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte.

PARAYRE C., (2007), *Maladie de la fin : La Santa Estela del Centenari et Lo libre dels grands jorns de Jean Boudou*, « Le mythe du dernier locuteur », Lengas, revue de sociolinguistique, Presse universitaire de la Méditerranée.

PAULIN L., (1988), *Journal*, Valdarias, Vent Terral.

PAULIN L. (2007), *Correspondance Paulin Perbosc, Valence d'Albigeois*, Vent terral.

SAMI-ALI (1984), *Corps réel, Corps imaginaire*, Paris, Dunod.

SAMI-ALI (1988), *Le Haschisch en Egypte, Essai d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod.

SAMI-ALI (1997), *Le Rêve et l'Affect. Une théorie du somatique*, Paris, Dunod.

SAMI-ALI (2000), *L'impasse relationnelle, Temporalité et cancer*, Paris, Dunod.

SAMI-ALI (2001), *L'impasse dans la psychose et l'allergie*, Paris, Dunod.

SAMI-ALI (2003), *Corps et âme, Pratique de la théorie relationnelle*, Paris, Dunod.